

Scripta

Collection de l'Ecole de psychanalyse

Sigmund Freud

Dirigée par Charles Nawawi

Cette collection présente les concepts de la psychanalyse et examine leur effectivité et leur maniement. Elle aborde la pratique de la psychanalyse en rapport avec les questions fondamentales de notre temps.

Retrouvez tous les titres parus sur
www.editions-eres.com

Brigitte Lemérier

**Les deux *Moïse* de Freud
(1914-1939)**

Freud et Moïse : écritures du père 1

Scripta

érès

Version PDF © Éditions érès 2012
ME - ISBN PDF : 978-2-7492-1940-0
Première édition © Editions érès
33 avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse
www.editions-eres.com

Table des matières

Avant-propos : Freud et Moïse.....	7
Note introductive	9
1. « Le <i>Moïse</i> de Michel-Ange » : de la signature...	13
I.....	14
II	20
III	25
IV	31
V	37
VI	42
2. De l'un à l'autre <i>Moïse</i> , à propos du rebut hors-texte.....	45
3. <i>L'Homme Moïse et la religion monothéiste</i> : de la transmission.....	49
Le livre secret	53
Socle d'argile ou « pointes » ?	59
Le compromis de Cadès	74
Le troisième essai	79
4. 1914-1939, quelques réflexions sur le démenti	93
Ouvrages cités	105

Avant-propos

Freud et Moïse :

écritures du père 1, 2, 3

Longtemps méconnu, longtemps déprécié en raison des bizarreries de sa construction mais surtout de la violence et de la précarité factuelle de ses hypothèses (égyptianité de Moïse, et plus encore son meurtre) *L'Homme Moïse et la religion monothéiste* renouvelle de façon saisissante la théorie psychanalytique du père.

La complexité de la construction freudienne (deux peuples, deux dieux, deux Moïse) tisse une écriture où les processus d'inscription, d'effacement, de déplacement et de retour qui président, nous dit Freud, à la constitution d'une tradition et spécifiquement à la genèse du monothéisme, se déchiffrent aussi dans le texte même du *Moïse*. Sa structure n'est sans doute pas étrangère à l'expérience, plutôt inhabituelle, de la triple lecture d'écritures du père ici présentée ; les entrecroisements qui s'y trament ne sont pas sans reproduire la texture étrange de ce livre.

Les auteurs des trois volumes d'*Écritures du père* dégagent certains aspects inédits du père dans la psychanalyse, tant dans l'élaboration de Freud que dans les multiples reprises qu'en a opérées Lacan.

Note introductive

Comment et à partir de quoi lit-on un texte ? Cette question, centrale dans « Le *Moïse* de Michel-Ange », comme dans *L'Homme Moïse et la religion monothéiste*, impose que je tente de préciser quelques points qui ont conduit ma propre lecture de ces deux textes.

L'élaboration théorique ne préexiste pas au texte, elle s'effectue de manière chaque fois particulière dans le travail d'écriture qui doit en faire transmission. Les textes freudiens sont à cet égard exemplaires, car ils présentent une étonnante diversité des procédés d'approche et d'avancée de la question qu'ils traitent, des modes de tissage de cette question dans l'écriture, de la place que Freud lui-même y occupe, des « formes » dans lesquelles se cerne le bout de savoir qui s'y élabore : ainsi, par exemple, la forme quasi scénique dont s'élabore *La Question de l'analyse profane*, le dialogue de *L'Avenir d'une illusion*, ou l'adresse au public des *Nouvelles conférences*. Que l'élaboration théorique doive être lue avec les particularités du travail d'écriture qui en fait la texture constitue le premier fil qui a guidé ma lecture.

J'ai toujours été intriguée, comme de nombreux autres lecteurs, par *L'Homme Moïse et la religion monothéiste* ; non pas seulement par l'étonnante complexité de son contenu mais aussi par sa forme, sa construction, son style. Je me demandais comment et pourquoi Freud avait été conduit, bien malgré lui¹, à procéder d'une manière si singulière dans l'écriture de ce texte. Au détour d'un travail préliminaire autour de cette question, j'ai été amenée à parcourir, à titre pensais-je récréatif, « Le *Moïse* de Michel-Ange ».

Alors que de précédentes incursions dans cet essai m'avaient laissée indifférente, ce texte, lu dans le contexte des questions que me posaient *L'Homme Moïse*, prit un relief nouveau et inattendu, et s'imposa comme détour nécessaire à mon travail.

Ces deux ouvrages, séparés par un quart de siècle, présentent de nombreuses différences. « Le *Moïse* de Michel-Ange » est un court essai écrit en quelques jours, et qui fera d'abord l'objet d'une publication anonyme. Freud y expose sa solution à l'énigme présentée par le chef-d'œuvre de Michel-Ange. Ce petit texte, généralement considéré comme mineur, est désigné par Freud lui-même comme « un travail d'amateur » et « un enfant non analytique ». *L'Homme Moïse et la religion monothéiste* apparaît, quant à lui, comme un très vaste ouvrage dans lequel Freud aborde, à partir de la psychanalyse, la question de ce qui fait la particularité du peuple juif, de ce qui fonde une religion, de comment se transmet une tradition. Ce

¹. S. Freud : « Je sais qu'un tel genre d'exposé est aussi peu adapté à son but que peu artistique. Je le désapprouve moi-même sans restriction ». Dans : *L'Homme Moïse...*, NRF, Gallimard, 1986, p. 199. Dans la suite du volume, la référence à *L'Homme Moïse et la religion monothéiste* sera notée : *L'Homme Moïse...*

texte demanda à Freud près de cinq années de travail d'écriture et de réécritures et fut publié en trois fois. Il suscitera de nombreuses critiques et réserves dans la communauté analytique et au-delà.

Pourtant, et malgré ces différences, ces deux textes ne sont pas sans présenter un certain nombre de similitudes, que ces différences rendent d'autant plus remarquables, comme si, malgré l'apparente différence de leur objet, *L'Homme Moïse et la religion monothéiste* venait en quelque sorte reprendre et réélaborer ce que « Le *Moïse* de Michel-Ange » avait permis d'entrevoir et d'esquisser. Le repérage de ces similitudes constitue le second fil qui a guidé ma lecture de ces deux textes de Freud.

Au cours d'une réunion préparatoire à la mise en chantier de *Freud et Moïse : écritures du père*, je proposai à Solal Rabinovitch et à François Balmès de centrer mon travail sur les deux *Moïse* de Freud. Mais le contexte de ces réunions – une triple réflexion à partir de *L'Homme Moïse* – fit apparaître l'ambiguïté de ce titre, les deux *Moïse* s'y entendant plutôt comme l'Égyptien et le Madianite dont Freud fit l'hypothèse dans sa construction de la préhistoire du monothéisme. Y ajouter les dates de la publication des deux travaux de Freud – 1914-1939 – levait cette ambiguïté, mais précipita ces deux textes dans un tout autre contexte : celui de l'histoire de notre siècle, et de l'histoire du mouvement analytique. Contexte qui, dès lors, pesa inmanquablement sur ma lecture.

Devons-nous considérer que c'est pur hasard si Freud se trouva plus directement confronté à l'énigme à lui posée par Moïse dans deux périodes où l'avenir de la communauté analytique et de la psychanalyse était gravement menacé et où

le malaise dans la civilisation atteignait un paroxysme qui devait se déchaîner dans la barbarie de deux guerres mondiales ? Que le contexte historique des années 1934-1939 ait pesé sur l'écriture et le destin de *L'Homme Moïse*... ne fait pas de doute, Freud en témoignant largement tant dans sa correspondance que dans le texte lui-même. Le contexte des années 1912-1913 a-t-il pesé, et comment, sur le travail du « *Moïse* de Michel-Ange » ? Cela restait à interroger.

A vrai dire, rien, a priori, ne permet de le supposer. Ni dans la correspondance, ni dans le texte lui-même, Freud ne témoigne que le contexte des années 1912-1913 ait spécialement pesé sur ce travail. Certes, Jones noue l'interprétation freudienne du *Moïse* de Michel-Ange et la querelle avec Jung, mais nous savons que cette interprétation traversa Freud bien avant sa rencontre avec Jung. Peut-être devons-nous chercher quelques éléments de réponse non pas dans l'interprétation elle-même mais dans le travail d'écriture par lequel Freud tente d'en rendre compte.

1

« Le *Moïse* de Michel–Ange » : de la signature

F reud vit le *Moïse* de Michel-Ange pour la première fois en 1901 et fut, dès cette première rencontre, traversé par l'intuition fulgurante de la solution à l'énigme présentée par la statue : *Plötzlich durch mich verstanden*, (« soudain compris »), écrit-il à Martha¹. Dès lors, il ne manqua pas de retourner à Saint-Pierre-aux-Liens à chacun de ses voyages à Rome. C'est à l'occasion d'un séjour qu'il y fit avec Ferenczi, en septembre 1912, que le projet d'en écrire un texte lui vint : « Je rends visite tous les jours au *Moïse* de San Pietro in Vincoli sur lequel j'écrirai peut-être un jour quelque chose »². Une lettre qu'il adresse à Ferenczi le 17 octobre 1912 nous indique qu'il avait alors déjà fait part à Ferenczi de son interprétation du *Moïse* : « D'après mon humeur, je me compare au Moïse historique plutôt qu'à celui de Michel-

¹. Le 6 septembre 1901, cf. Jones, *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, PUF, 1961. Trad. A. Berman.

². S. Freud à Martha, le 25 septembre 1912. Lettre n° 157, dans : Sigmund Freud, *Correspondance 1873-1939*, Gallimard.

Ange que j'ai interprété »³. Mais, cette interprétation, Freud ne la livrera au public que dix-huit mois plus tard, et sous certaines conditions bien particulières, puisqu'elles comporteront, entre autres, l'effacement pour un temps de son nom comme auteur de cet essai.

I

Deux événements marquent cette période : le travail de Freud sur le dernier des quatre essais qui constitueront *Totem et tabou* et la rupture avec Jung. Le 10 janvier 1912, Freud annonçait à Jung la prochaine parution du premier numéro d'*Imago* dans lequel sera en particulier publié :

Le premier de trois courts essais qui traitent d'analogies entre la vie psychique des sauvages et celle des névrosés : le premier s'intitule *Die Inzestscheu* (La crainte de l'inceste). Les autres s'appelleront *Die Ambivalenz der Gefühlsregungen* (L'ambivalence des directions du sentiment) et *Die Magie und die Allmacht der Gedanken* (La magie et la toute-puissance des pensées)⁴.

A ces trois essais, un quatrième viendra s'ajouter au printemps 1913 : *Die infantile Wiederkehr des Totemismus* (Le retour infantile du totémisme), dans lequel Freud construit son mythe originaire de l'humanité. Ce dernier essai, dont la nécessité théorique s'est imposée dans un second temps, constitue la réponse de Freud à Jung ; il marque la rupture radicale

³. S. Freud/S. Ferenczi, *Correspondance 1908-1914*, Calmann-Lévy. Lettre 327 F. Traduit par le groupe de traduction du Coq-Héron.

⁴. Lettre de S. Freud à Jung 393 F, dans *Correspondance de Sigmund Freud et de C.G. Jung*, NRF, Gallimard, 1975.

entre la théorie freudienne et les élaborations de Jung ainsi que Freud en témoigne dans sa correspondance⁵.

En effet, entre janvier 1912 et le printemps 1913, les événements au sein de la communauté analytique se sont précipités, rendant nécessaire une mise au point des divergences théoriques entre Vienne et Zürich et amèneront Freud à envisager dès l'automne 1913 une dissolution de l'Association psychanalytique internationale. Cette mise au point s'effectue pour Freud par une élaboration de ce qu'il en est du père pour l'espèce humaine, élaboration qui prend la forme du mythe du meurtre du père de la horde.

Le groupe des analystes zürichoïses prétendait en effet avec Jung que la psychanalyse devait surmonter un certain nombre « d'erreurs » qui la discréditaient au regard du grand public et qu'il convenait maintenant de la rajeunir et de l'élever en la nettoyant des questions sexuelles : « Ils douteraient, maintenant, de l'influence des complexes infantiles, et en seraient au point d'en appeler à une différence raciale pour expliquer le différend théorique »⁶.

Là où Jung entreprend « d'éliminer le caractère choquant des complexes familiaux, afin de ne pas les retrouver dans la religion et l'éthique »⁷, là où Jung veut sauvegarder l'idéal

⁵. Cf. lettre à Ferenczi du 13 mai 1913 : « Dans ma controverse avec Zürich, ce livre vient juste à point pour nous diviser, comme par l'effet d'un acide sur le sel ». Dans : Jones, *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, *op. cit.*

⁶. Lettre du 28 juillet 1912 de S. Freud à Ferenczi, lettre 316 F. Sur la mise en avant par le groupe zürichoïse d'une différence raciale, voir la lettre 402 F de Freud à Ferenczi ; dans : S. Freud et S. Ferenczi, *Correspondance 1908-1914*, *op. cit.*

⁷. Cf. S. Freud, *Sur l'histoire du mouvement analytique*, NRF, Gallimard, 1991. Trad. C. Heim, p. 115.

d'une pureté de l'origine de la religion et de l'éthique en récusant le savoir découvert par la psychanalyse, Freud resitue ce savoir à la racine même de l'humanité. Dans la horde des pas-encore-humains, des pas-encore-parlants, le père, chef de la horde, garde toutes les femelles pour lui. Mais, si pour le vivant non parasité par la parole, non parasité par l'inconscient, toute femelle fécondable permet au mâle la rencontre sexuelle qui assure la reproduction de l'espèce, la reproduction de l'humanité parlante est soumise à l'interdit de l'inceste. En effet, la naissance et la survie de l'espèce humaine sont déterminées par des lois qui ne sont pas seulement celles de la biologie mais aussi celles de la parole, la fonction sexuelle de reproduction n'y étant pas commandée, par le savoir de l'instinct mais par le savoir inconscient enraciné dans la petite enfance du sujet. En effet, pour l'espèce humaine, l'enjeu de la reproduction n'est pas simplement le vivant (à ce niveau, le père comme géniteur suffit), mais aussi le sujet désirant et parlant, ce qui nécessite une tout autre dimension de la paternité. Telle est la fonction du père symbolique ; c'est elle qui assure les conditions de la reproduction de l'espèce parlante, c'est-à-dire de la production, dans le vivant biologique, de la subjectivité d'une génération à l'autre.

Le mythe originare du père de la horde constitue le mode freudien de cerner le réel de cette fonction symbolique du père ; à partir des analogies entre la vie psychique des névrosés modernes et celle des sociétés totémiques, il propose sa réponse à la question de l'origine des lois qui instituent les conditions de la vie de l'espèce parlante. C'est le meurtre et la dévoration du père primitif de la horde par les fils, et le renoncement de chacun d'eux à en réoccuper la place qui fonde

l'humanité comme telle⁸. Car à cette place du père primitif gardien de la jouissance de toutes les femmes, la volonté du père tué et dévoré fait retour comme la loi sacrée, loi de la castration, à laquelle chacun est assujéti : l'interdit de l'inceste et la reconnaissance du statut d'exception du père interdicteur qui assure le fondement des identifications symboliques.

Les conditions particulières d'instituer cette loi sacrée sont l'enjeu primordial de toute culture, du totémisme aux sociétés modernes⁹. Tel est le savoir récusé par Jung : la loi dont la religion et la morale prennent corps n'est que « la volonté continuée du père primitif »¹⁰ qui impose la castration c'est-à-dire le désir comme condition de la mise en jeu de la fonction sexuelle de reproduction dans l'espèce humaine ; cette loi est culturellement instituée à partir des retours du refoulé qui, au cours de l'histoire de l'humanité, déterminent les diverses versions du père symbolique¹¹.

C'est dans cette période de conflits, mais aussi d'avancée théorique sur le père, que Freud interroge le *Moïse*. Si, avec *Totem et tabou*, Freud marque la place du père mort au fondement de toute civilisation et noue l'apparition des diffé-

⁸. Ce point fait plus particulièrement l'objet du travail de S. Rabinovitch, *Écritures du meurtre. Freud et Moïse : écritures du père 3*, Erès 1997.

⁹. On peut sur ce point consulter les travaux de P. Legendre.

¹⁰. S. Freud, *L'Homme Moïse et la religion monothéiste*, NRF Gallimard, 1986. Trad. C. Heim.

¹¹. Lacan notait le 19 mars 1974 dans *Les non-dupes errent* (séminaire inédit) que notre époque est marquée par une dégénérescence catastrophique de cette dimension symbolique de la paternité. Sur ce point, lire *Les enfants du texte*, de P. Legendre et *Malaise dans la procréation*, de M.M. Chatel.

rentes religions aux diverses manifestations de retour du refoulé du meurtre originaire, c'est maintenant vers une autre production de l'humanité parlante qu'il se tourne, l'art, et ce, avec un chef-d'œuvre dont Michel-Ange a emprunté le sujet à la tradition religieuse de notre culture.

Au cours des mois qui vont suivre son séjour à Rome de 1912 avec Ferenczi, Freud « travaille au *Moïse* »¹². Il se fait expédier des photos des divers détails de la statue et rassemble textes et documents sur le chef-d'œuvre de Michel-Ange. Mais des doutes relatifs à l'exactitude de son interprétation ne cessent de le tourmenter. Il retourne à Rome en septembre 1913 où il rédige la préface de *Totem et tabou* et fait de nouvelles visites à Saint-Pierre-aux-Liens : « J'ai fait une nouvelle visite au vieux Moïse, ce qui a consolidé mon interprétation de son attitude, mais quelque chose dans les matériaux comparatifs que vous avez rassemblés pour moi a ébranlé ma confiance qui n'est pas encore revenue »¹³. Il écrit son essai en quelques jours à la fin de l'année 1913.

L'objet du texte de Freud, c'est la statue de Michel-Ange en tant qu'elle a suscité les interprétations les plus contradictoires et même les descriptions les plus inexactes et fantaisistes :

12. Lettre à Ferenczi du 3 novembre 1912, dans S. Freud et S. Ferenczi, *Correspondance 1908-1914*, op. cit.

13. Lettre à Jones du 21 septembre 1913, dans : Jones, *La vie et l'œuvre de Freud*, op. cit.

Le maître a-t-il vraiment écrit dans la pierre d'une écriture si peu nette ou ambiguë, pour que des lectures aussi divergentes en aient été rendues possibles¹⁴ ?

C'est l'effet intense produit sur lui par le chef-d'œuvre de Michel-Ange qui l'amène à tenter de répondre à l'énigme qu'il présente. Dans sa lecture du *Moïse*, Freud constate que certains détails de la statue ont été systématiquement écartés, déformés, refusés dans les descriptions qui en ont été faites (bien plus tard, Freud nommera *Verleugnung*, déni, démenti, désaveu, l'opération par laquelle une perception insupportable est récusée). C'est le déchiffrement lettre à lettre de ces rebuts de l'observation qui livre à Freud le sens caché, sacrilège, de la statue de Michel-Ange.

Il met un point final à son travail le 1^{er} janvier 1914 et décide alors de ne pas le publier. Devant l'insistance d'Abraham, de Ferenczi et de Jones, auxquels il a montré son manuscrit, il accepte finalement de le faire paraître dans *Imago*, mais refuse énergiquement, et malgré les pressions de ses trois compagnons, de le faire publier sous sa signature :

Pourquoi ferais-je du tort au *Moïse* en lui accolant mon nom ? Il ne s'agit là que d'un badinage, mais qui n'est peut-être pas mauvais¹⁵.

A Abraham qui s'étonne de sa décision, il répond :

Le *Moïse* est anonyme, d'une part par amusement, d'autre part parce que j'ai honte de son caractère dilettante évident..., enfin

¹⁴. S. Freud, « Le *Moïse* de Michel-Ange », p. 93, dans *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Gallimard, 1985. Traduit par B. Féron (toutes les références au texte de Freud seront prises dans cette édition).

¹⁵. Lettre à Jones du 16 janvier 1914, *op. cit.*

parce que plus que d'habitude encore, je doute des résultats et que je ne l'ai publié que pressé par la rédaction¹⁶.

« Le *Moïse* de Michel-Ange » paraît en avril 1914 dans *Imago*, avec trois *** en guise de signature, et avec la note suivante :

La rédaction ne s'est pas refusée à accepter cet article qui, à strictement parler, ne rentre pas dans son programme, l'auteur, qui lui est connu, touchant de près aux cercles analytiques, et sa manière de penser présentant quelque analogie avec les méthodes de la psychanalyse¹⁷.

L'anonymat n'en sera levé qu'en 1924, à l'occasion de la première publication des *Ceuvres complètes de Sigmund Freud*. Dans une lettre du 12 avril 1933, Freud confie à Edouardo Weiss :

Mon sentiment à l'égard de ce travail ressemble assez à celui qu'inspire un enfant de l'amour. Seul, pendant ces trois semaines de septembre 1913, je m'attardais chaque jour dans l'église devant la statue ; je l'étudiai, la mesurai, la dessinaï, jusqu'au moment où j'en saisis le sens que j'essayai – mais anonymement – d'exprimer dans l'essai. C'est bien plus tard seulement que je légitimai cet enfant non analytique¹⁸.

II

¹⁶. Lettre à Abraham du 6 avril 1914 dans : Sigmund Freud/Karl Abraham, *Correspondance*, Gallimard, 1969.

¹⁷. Introduction de Marie Bonaparte et Mme E. Marty, dans *Essais de psychanalyse appliquée* de S. Freud, coll. Idées.

¹⁸. E. Jones, *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, PUF. Trad. A. Berman, 1961.

La lecture le plus souvent faite de ce texte de Freud reprend l'interprétation qu'en donna Jones : les années 1912 à 1914 ont été marquées par des dissensions au sein de la communauté analytique, et :

On ne peut s'empêcher de penser – conclusion assez évidente – qu'à ce moment-là, et peut-être auparavant déjà, Freud s'était identifié à Moïse et s'efforçait de remporter une victoire sur ses passions, victoire que Michel-Ange avait représentée dans son œuvre magnifique. La populace coupable, retombée dans ses erreurs, ne figurait-elle pas pour lui les nombreux anciens disciples qui, au cours de ces quatre dernières années, l'avaient abandonné en reniant son œuvre... Une partie des doutes pénibles qui l'affectaient – d'une façon qui nous semble exagérée – au sujet de son interprétation, est peut-être attribuable aux incertitudes de ses propres réactions. Réussirait-il à se dominer comme l'avait fait le *Moïse* de Michel-Ange¹⁹ ?

Yosef Hayim Yérushalmi²⁰, quant à lui, propose une lecture très éclairante d'un détail refusé, négligé dans l'interprétation de Jones : sous le regard de Moïse, Freud a l'impression de faire partie lui aussi de la populace idolâtre. Yosef Hayim Yérushalmi rappelle que pour le trente-cinquième anniversaire de son fils Sigmund, en 1891, Jakob lui offrit la Bible de Philippsohn dans laquelle Sigmund avait étudié dans son enfance, Bible que Jakob Freud avait pour cette occasion fait recouvrir d'une nouvelle reliure et ornée d'une dédicace en hébreu. Cette dédicace est entièrement composée en *melit-*

¹⁹. Jones, *op. cit.*, tome II, pp. 389-390.

²⁰. Y.H. Yérushalmi, *Le Moïse de Freud : judaïsme terminable et interminable*, Gallimard, 1993. Trad. J. Carnaud.

zab : elle est constituée d'une mosaïque de fragments et d'expressions tirés de la Bible, de textes rabbiniques ou de la liturgie, réunis et tissés ensemble de manière à former un tout cohérent. Yoseph Hayim Yérushalmi restitue à chacun de ces fragments le bout de texte dont il est tiré pour en lire le message adressé par Jakob à son fils :

En lui offrant ce cadeau pour son trente-cinquième anniversaire, Jakob Freud entendait signifier à Sigmund qu'il lui faisait, pour la seconde fois, don de la Bible, tout comme Israël avait, par deux fois, reçu les Tables de la Loi, les premières ayant été brisées par Moïse. Ainsi Moïse est-il déjà présent dans cette dédicace qui, bien que débordante d'amour, renferme également une remontrance sous-jacente, et même une certaine colère réprimée.

Reprenant le détail négligé par Jones, Yérushalmi en propose l'interprétation suivante :

Qui est donc, à ce moment précis, le *Moïse* de Michel-Ange sinon Jakob, son propre père ? Et qu'est-ce qui pouvait bien provoquer chez un homme de sa trempe, parti à la découverte d'une nouvelle science de l'âme humaine et fier à juste titre de ne pas avoir suivi la « compacte majorité » un tel sentiment de culpabilité, sinon justement une culpabilité à l'égard du judaïsme ? Voilà qui nous ramène tout droit à la dédicace en hébreu couchée dans la Bible de Philippssohn où, lorsqu'il lui donna pour la seconde fois les Tables, Jakob était en effet Moïse (sinon Dieu en personne). Mais depuis ce jour de 1891, Freud n'a pas rempli le mandat contenu dans la dédicace. Il n'est retourné ni à la Bible ni aux enseignements de son père. Aussi se sent-il coupable, mis en cause par le regard courroucé de la statue. Incapable d'en supporter le poids, il voit soudain quelque chose que personne n'a jamais vu avant lui : que Moïse contient sa colère, qu'il ne la laissera pas exploser et se répandre sur la foule. Or, n'est-ce pas précisément la même attitude qu'avait adoptée